

Comme des bêtes qu'on égorge

Nous marchions comme des sentinelles. Parallèlement et en sens inverse. Quand le premier remontait d'un côté du trottoir, l'autre descendait.

Dès que le clairon sonnait la descente des couleurs devant la caserne, à Ioannina, les deux sentinelles se figeaient au milieu du trottoir, pivotaient pour se faire face, faisaient le salut militaire, se plaçaient côte à côte à petits pas latéraux, puis avançaient en même temps vers le drapeau. Ils le descendaient ensemble, avec des gestes coordonnés, tandis que le son déchirant du clairon annonçait la fuite du jour à l'approche de la nuit.

Lui, il tenait un bouquet de fleurs sauvages jaune vif. Des narcisses.

Moi, bien sûr, j'avais les mains vides.

Une heure s'était écoulée. Pendant une heure, nous avons patrouillé tous les deux. Au bout d'une heure pile, plutôt gênés mutuellement, nous avons décidé de ne pas attendre davantage — une heure de retard à un rendez-vous ne laisse guère d'espoir — et nous sommes partis, presque en même temps, en direction de Polytechnique et d'Omonia. Pendant quelques instants, j'ai marché en tête, suivi par l'autre.

Avant d'atteindre Omonia, je suis revenu à l'endroit que nous venions de quitter. Je ne pouvais imaginer qu'il ferait de même.

Je l'ai trouvé à l'angle de Patission et de Vassiléos Héraklios, tassé dans un coin sombre. Arbres et buissons l'enveloppaient d'une ombre épaisse. Il s'était assis sur un muret, tenant tout près de son visage le bouquet de fleurs qu'il regardait d'un air désespéré. Ensuite il s'est mis à le manger.

Je me suis arrêté pour l'observer. Il mangeait les fleurs lentement, patiemment. Il les avalait. Je voyais sa pomme d'Adam monter et descendre avec un narcisses puis passer au suivant. Incroyable, mais ça lui a pris vingt bonnes minutes pour les brouter.

Après quoi je l'ai entendu bêler faiblement. Puis le bêlement s'est intensifié, avec une insistance plaintive.

Je me suis éloigné à grands pas. Je l'ai laissé derrière moi, assis à l'écart sur un muret de pierre dans le jardin du Musée, le vieil homme, et je suis parti.

J'avais peur d'entendre le nom de la femme qui n'était pas venue au rendez-vous. De celle qui l'avait trahi.

Pour une raison inconnue, alors que je me trouvais déjà sous terre dans le métro pour rentrer chez moi, j'ai pensé à mon père. Ils bêlaient tous ensemble, me disait-il, les soldats. Ils bêlaient en chœur en allant au front, dans le désert d'El Alameïn, portant leur barda, grenades, casques et armes. Ils bêlaient comme des moutons qu'on égorge.